

commette la faute d'imiter ce qui doit être évité, et de se croire en sûreté, en adoptant des moyens trompeurs. Sans doute l'insurrection du peuple espagnol contre l'oppression et en faveur du souverain légitime ( quoique prisonnier ) fut un spectacle grand et beau et une sévère leçon pour les tyrans ambitieux. Sans doute la constante fidélité de la très-grande partie du peuple à la bonne cause a été un élément nécessaire de l'heureux événement obtenu par les trois nations , qui y étaient intéressées. Le zèle et l'activité des Juntas provinciales , de la Junta suprême et de la régence de Cadix , particulièrement exercés dans la création des armées , ainsi que dans la réorganisation de celles que Napoléon et ses généraux avaient mises en déroute , méritent des éloges éternels : mais représenter la liberté de l'Espagne comme le simple résultat de l'indomptable esprit d'insurrection nationale , déployé par le moyen des Guérillas et d'armées aussi peu disciplinées , qu'elles ne pouvaient pas soutenir le premier choc des Français , et dont les débris se réunissaient tout de suite dans un autre endroit , quoique toujours avec la même fortune ; tout cela , disons-nous , est non-seulement une insulte à la vérité , mais une imposture déhontée , qui pourrait coûter bien cher à d'autres nations , si elles venaient à y ajouter foi.

Que la discipline soit la chose la plus essentielle pour faire éclater la valeur d'une nation , et que toutes celles qui aspirent à l'indépendance , doivent organiser une armée , en valeur relative , égale aux meilleures de l'Europe ; ce sont-là les deux maximes dont cet ouvrage doit démontrer toute l'importance , et de la vérité desquelles nous désirons convaincre nos lecteurs.

Il n'est pas bien aisé d'expliquer les causes , qui ont

empêché le gouvernement espagnol de mettre à profit l'enthousiasme du peuple et d'organiser des armées, qui avec l'aide du temps devinssent capables de faire face aux Français. Nous tâcherons cependant d'en donner l'explication le mieux que nous pourrons.

L'expression d'organiser une armée nous a paru la plus énergique que l'on pouvait adopter, en parlant d'un gouvernement qui avait besoin d'en créer une toute-à-fait nouvelle, afin de comprendre dans une seule phrase, non-seulement l'instruction des soldats et des officiers, mais encore tous les réglemens à faire pour que les armées soient en état d'entrer en campagne. On verra la nécessité de cet avertissement préliminaire ayant à parler du gouvernement et des armées espagnoles.

Un officier étranger, qui se trouvait à l'armée du général Ariraga, avant la bataille d'Ocagna, rapporte qu'elle était forte de 56 mille hommes suffisamment équipés, armés et pourvus de tout; et il ajoute qu'ayant traversé les lignes de ces troupes, avant l'action, il avait observé que les manœuvres des bataillons et des escadrons et même celles des divisions, étaient faites avec précision, de manière que cette armée avait la plus belle apparence.

Si cette information est exacte, on doit croire que les officiers des corps avaient toutes les connaissances de la théorie de l'art, autant que l'on peut les acquérir sans l'habitude que donne la guerre. Il n'avait donc pas tort ce Grand d'Espagne, qui se mit en colère contre celui qui s'engageait à interposer son influence près la Régence, afin qu'elle permit que les troupes espagnoles fussent disciplinées par des officiers étrangers. « Comment !

» ( répondit le Grand d'Espagne ) Croyez-vous que nous  
 » manquions d'officiers ? Nous en avons de plus instruits  
 » et de plus capables , que les Anglais , que les Fran-  
 » çais et Allemands , etc. , etc. ; ce qui nous manque  
 » c'est de l'argent et des armes. »

Si telle était l'apparence de toutes les autres armées , qui furent commandées par les généraux Cuesta , Castanos , Venegas , Blake , Belvedere , Duque del Parque , etc. et qui toutes ont eu le même sort , il n'y a que les témoins oculaires et impartiaux qui pourraient le dire. Mais comme l'armée d'Ariraga a été formée des débris des autres et composée des mêmes officiers , on doit croire qu'elles avaient toutes le même degré d'instruction. Il n'est pas surprenant que les Espagnols manquassent d'armes après la dispersion de tant d'armées ; et elle n'était que ridicule la jactance de quelques uns , qui , au récit de ces défaites , se jouissaient en disant , que tous ces soldats fugitifs des batailles se retrouvaient quelques jours après : car bien certainement on ne retrouvait plus toutes les armes , tous les canons , tous les chevaux , les voitures de munitions , etc. Mais au commencement de la guerre cela ne pouvait pas être aussi sensible , qu'il le parait par les pièces présentées au parlement d'Angleterre , qui contiennent l'énumération du grand nombre d'armes et de munitions , fournies aux Espagnols en 1808 et 1809. On en trouvera un aperçu à la fin de cette note.

Au moment de l'insurrection générale , les Espagnols rentrèrent en possession de leurs arsenaux , qui n'étaient pas dépouillés , et des fabriques d'armes qu'ils avaient auparavant. Il est de fait que fort souvent les fusils anglais furent mal distribués ; mais le même officier affirme , que les troupes , qui se trouvaient à Ocagna , avaient des armes assez bonnes , quoiqu'elles pussent avoir été mieux

entretenues. On peut donc dire , qu'encore après la perte de tant de batailles, les 56 mille hommes avaient à Oca-gna les moyens de combattre et que cependant ils ne s'en sont pas servis. Comment concilier toute cette masse de contradictions ? Il ne serait pas étonnant que quelqu'un qui se rappellerait des armées commandées par le général Mack et par Murat, voulut avec une légèreté assez commune expliquer cette énigme , en assurant que les soldats espagnols manquaient de courage. Si une telle accusation était faite à la nation entière , ce serait se donner des torts , que d'entreprendre d'en faire seulement l'apologie ; mais il est possible et même on le voit assez souvent , que des nouvelles levées se battent mal , et que des soldats aguerris conduits souvent par des commandans inhabiles se dégoutent , se découragent , ou se démoralisent , comme disent les Français. Mais cette explication quoique plausible , est loin d'être satisfaisante pour le cas particulier qui nous occupe. Il reste toujours à établir le motif qui a influé , pour que les soldats d'une nation renommée dans tous les temps par sa bravoure , se soient battus aussi mal à la première , comme à la dernière bataille , et réciproquement pourquoi les hommes de nouvelle levée ne sont jamais devenus de véritables soldats après sept ans de guerre.

Il se trouvera plus d'un lecteur impatient , qui sera porté à imputer le retard que nous avons mis à imputer la faute de tout ceci au mauvais choix des officiers : mais c'est précisément à ce point que nous avons voulu l'amener. On a vu plus haut que le plus grand défaut des officiers ne provenait pas de l'ignorance absolue de leur profession ; il n'est pas non plus raisonnable de supposer que chez une nation généralement brave , ce soient précisément les officiers qui manquent de courage.

En admettant néanmoins cette hypothèse, il n'est pas douteux que les soldats deviendraient semblables aux officiers. Il reste présentement à résoudre ce problème unique, savoir : comment il serait possible que le caractère apparent des officiers d'une armée devienne tel, ou par quelle voie une armée européenne peut-elle tomber à ce degré de dégénération et de corruption.

Supposons donc, en général, le gouvernement d'une nation, indolent pendant plusieurs siècles, et que ceux qui ont été à la tête du gouvernement et des classes supérieures se sont plutôt occupés de pratiques de superstition et même de fanatisme, que de la véritable religion et des objets d'utilité publique. Admettons que des richesses imprévues aient suppléé annuellement au manque d'activité du gouvernement et des individus. Admettons encore que le pays, par sa position géographique, ne soit pas en contact avec des nations guerrières, ou que par des effets de révolutions assez fréquentes dans les monarchies européennes, la politique de cette nation soit devenue secondaire et subordonnée à celle d'un autre gouvernement plus puissant et plus délié. Chez une telle nation, disons-nous, tous les ressorts de l'administration doivent mollir, et sur-tout ceux qui ont besoin d'une attention constante de la part du gouvernement. Tel est particulièrement le département qui surveille la carrière militaire, d'autant plus différente de celle des arts et de la paix que le pays est plus civilisé, c'est-à-dire, en proportion de l'aptitude des individus à reconnaître et à jouir des commodités de la vie, puisque celles-ci deviennent et plus nécessaires et plus variées à mesure que la civilisation est plus avancée.

Le gouvernement d'une monarchie, comme celle que nous venons de décrire, doit devenir très-souvent, comme

le désigne M. de Pradt un Gouvernement de Palais , un Gouvernement de *Courtisans*, munis tous-à-la-fois, d'une autorité transitoire, et tous subordonnés à un *favori*. (On entend par cette expression un *favori courtisan*, et non un grand homme d'état, comme Richelieu ou Pombal, qui font une sorte de révolution dans l'état.) Il est entendu qu'il est question d'un *favori* qui ne se soucie nullement du bien de l'état, et qui n'a d'autre pensée que celle de s'enrichir et d'obtenir tous les honneurs sans les mériter. L'armée, ou pour mieux dire, son administration, sous un pareil favori, livrée à un courtisan, est nécessairement disséminée par lui dans les mains d'autres courtisans, de ses amis et parents, y comprises toutes les branches qui en dépendent. Les officiers de mérite n'obtiendront pas communément de l'avancement ; au contraire les promotions seront le prix de la faveur, ou de motifs encore plus vils. La corruption s'étendra de proche en proche, de sorte qu'on prendra, presque toujours, pour officiers, des gens de la dernière classe de la société, et de la plus mauvaise conduite. Les officiers d'honneur ne seront pas écoutés ; le dégoût deviendra général parmi eux, et tout honnête-homme reconnaîtra promptement que, pour vivre tranquillement, il faut laisser faire. La paresse prendra la forme d'insubordination ; un zélé pourra s'en plaindre, mais l'officier corrompu et insubordonné trouvera des protecteurs, et ne sera point puni. Il poursuivra donc, et servira de modèle à tous ses pareils.

En temps de paix, de telles troupes sont toujours assez bonnes pour monter la garde au palais, pour fournir des factionnaires et des postes aux places et établissemens publics, pour border la haye dans les rues, le jour d'une cérémonie civile et religieuse, pour escorter une procession, etc. Ce n'est qu'au moment où une armée, tombée à ce degré de décadence, entre en campagne, qu'on en découvre tous les défauts.

Pendant que l'ennemi n'agit pas avec vigueur , on attribue l'inaction à différentes causes , et la cour les croit toutes fondées. Bientôt commencent les défaites et la perte des provinces, on crie contre la guerre, et on conseille la paix à tout prix.

Il en est arrivé tout le contraire avec le gouvernement révolutionnaire de Paris , quoiqu'il eût souffert des pertes au commencement de la guerre ; mais les causes promptement examinées , les généraux furent guillotisés , et les officiers , contraints à faire leur devoir , forcèrent les soldats à être braves. La Junte suprême n'exista pas assez long-temps pour en faire de même ; et elle n'avait pas , comme la Convention Nationale Française , une triple ligne de forteresses pour arrêter les progrès des alliés. La diversité d'opinions chez l'ennemi ne les favorisait point ; au contraire les membres de la Junte elle-même étaient divisés d'opinion , et l'orgueil national porta à croire qu'elle possédait , comme les révolutionnaires français , un bon fonds d'une belle armée , pour en faire de nouvelles au besoin. La Junte suprême s'est trompée , et ce fut une faute par trop grossière que d'employer les mêmes officiers qui avaient mal servi sous la précédente monarchie : elle forma ainsi de nombreuses mais de méchantes armées. La Régence bloquée dans Cadix depuis 1809 jusqu'en 1812 , suivit le même système. Sans compter l'orgueil national , les libéraux ( le parti dominant dans les Cortes censé pencher pour la démocratie ) craignaient que des armées bien disciplinées ne servissent , par la suite , à détruire une Constitution à-peu-près republicaine. Si cette assertion est vraie , les libéraux furent justement punis par ces mêmes armées , qui se sont trouvées assez bien disciplinées pour les remettre dans les mains de Ferdinand.

Si cet exposé se trouve, comme il l'est en effet, exact et fidèle, combien on doit se féliciter de l'amélioration obtenue dans l'armée portugaise, par la méthode suivie par le maréchal Beresford; armée chez laquelle le défaut de discipline était d'une date plus récente; armée qui, quarante ans auparavant, avait été, pour ainsi dire, créée de nouveau par le maréchal comte de la Lippe, et qui, dans les premières années de la révolution française, et dans la courte guerre du Roussillon, avait donné des preuves non-équivoques de sa discipline et de son inextinguible valeur.

Le maréchal Beresford, avant de publier de nouvelles instructions, commença par observer comment on exécutait les anciens réglemens, et à réformer en conséquence tous les officiers insubordonnés, indolens ou hors d'état de servir par leur âge ou par d'autres défauts. Il les remplaça par de nouveaux officiers, et fixa l'âge de ceux qui devaient occuper les grades subalternes qui exigent plus de vigueur corporelle. Il a tenu exactement la main pour faire observer les nouvelles instructions, déploya une extrême rigueur à punir les fautes, et porta la plus infatigable attention à rechercher le mérite, à le faire connaître et à le récompenser.

Par de tels moyens, l'armée portugaise se trouva sur-le-champ comme allégée d'un grand poids, et obtint, en peu de mois, toute la maturité de l'expérience et toute la vigueur de la jeunesse. Si Louis XIV disait, lorsqu'il recevait les complimens de congratulation sur le changement de ses affaires dans la guerre de la succession d'Espagne : « Je n'y ai pourtant envoyé qu'un seul » homme de plus : » on peut aisément penser quelle a dû être la différence produite dans une armée à laquelle on a envoyé tous les officiers de plus, ou, ce qui revient au même, de laquelle on a renvoyé les mauvais,

Il est de notre devoir d'ajouter que , même indépendamment des motifs de dégénération ci-dessus mentionnés , trente années de paix suffisent pour énerver une armée européenne. A la déclaration d'une nouvelle guerre on ne trouve plus d'officiers au-dessous de cinquante ans , qui aient vu l'ennemi. Les officiers qui avaient le plus de réputation pendant la paix , sont les plus mauvais en temps de guerre , parce que leur mérite consistait dans des détails de police. Il faut une minutieuse et scrupuleuse attention du gouvernement , et un système bien réglé pour conserver la vigueur de l'esprit militaire en temps de paix. Il faut un gouvernement qui ne soit pas un gouvernement *de palais* , qui respecte lui-même ses propres lois , et qui ne croie pas que la pratique journalière de les violer arbitrairement soit inhérente à son existence.

## RAPPORT OFFICIEL

*De la dépense faite en armemens et autres attirails de guerre, fournis aux Espagnols et aux Portugais dès le mois de mai 1808, fait par ordre de la Chambre des Communes, en date du 27 mars 1809.*

Canons . . . . .	99 et	31,600	charges.
Obus . . . . .	38 et	7,000	»
Caronades . . . . .	20 et	4,000	»
Fusils . . . . .		200,177	»
--- de chasseurs . . . . .		220	»
Épées . . . . .		61,399	»
Lances . . . . .		79,000	»
Buflerie pour l'inf <sup>rie</sup> .		39,000	»
Cartouches à balle . . . . .		23,477,955	»
Balles de plomb . . . . .		6,060,000	»
Barrils de poudre . . . . .		15,408	»
Argent en liv. sterlings.		1,934,903	»
Traites négociées . . . . .		220,404	»
Équipages de campag.		10,000	»
Tentes . . . . .		40,000	»
Toile de lin (vares).		118,000	»
Draps ---		125,000	»
Coton ---		82,000	»
--- ---		50,000	»
Uniformes complets . . . . .		92,000	»
Paires de souliers . . . . .		98,000	»
Semelles . . . . .		15,000	»
Chemises . . . . .		35,000	»
Sacs . . . . .		54,000	»

Cantines p <sup>r</sup> . les soldats.	50,000	»
Chapeaux et bonnets.	16,000	»
Baudriers . . . . .	246,000	»

*N. B.* La plus grande partie de ces fournitures et particulièrement les fusils , furent livrés aux Espagnols dans le courant de l'année 1808. Les Portugais n'ont reçu , jusqu'en 1809 , que cinq mille fusils donnés par sir Arthur Wellesley , quand il débarqua à l'embouchure du Mondego. A compter de 1809 , les Portugais reçurent d'abondans secours de tout genre , et des subsides annuels , qui d'abord furent fixés à neuf cent mille livres , et par la suite s'élevèrent à deux millions sterlings.

---

## NOTES ADDITIONNELLES.

---

### *Seconde réponse à M. de Pradt.*

---

Lorsque M. de Pradt forma le projet de soustraire Napoléon à la haine qu'inspirent ses transactions avec l'Espagne et le Portugal, et de la faire retomber sur le prince de la Paix, il aurait dû s'assurer de l'authenticité des informations qu'on lui fournissait, et sur lesquelles il voulait bâtir son roman : ceux qui liront avec attention le commencement de son ouvrage et se rappelleront les dates précises des événemens, dont parle M. de Pradt, reconnaîtront que cet auteur établit ses raisonnemens sur une fausse base, savoir, que Napoléon était déjà maître du Portugal, deux ans avant les transactions de Bayonne. Une fois cet anachronisme rectifié, une grande partie de l'édifice croulera d'elle-même, ce qui est d'autant plus aisé à démontrer qu'il suffira de faire remarquer les dates des lettres et autres pièces, qu'il insère lui-même pag. 31 de son ouvrage, comme sont :

Lettre du prince des Asturies (Ferdinand VII) à Napoléon. . . . .	12 octobre 1807.
Lettre du roi Charles IV au même . . . . .	30 idem idem.
Décret de Charles IV . . . . .	5 novemb. idem.
Lettre du prince des Asturies à ses parens. . . . .	5 novemb. idem.

Toutes ces pièces sont relatives au procès fait dans le palais de l'Escurial au prince des Asturies, événe-

ment antérieur de beaucoup au départ du prince régent de Portugal pour le Brésil, départ qui eut lieu le 23 novembre 1807, et c'est ce même jour que l'armée française aux ordres du général Junot entra à Lisbonne. Non seulement le procès fait au prince des Asturies et l'intercession malicieuse de Napoléon, en faveur de ce prince, peuvent être considérées comme le commencement de la trame ourdie contre ces souverains : mais M. de Pradt lui-même paraît en convenir, lorsqu'il assure (1) qu'on trouve dans le traité de Fontainebleau, signé le 27 du même mois d'octobre, les dispositions préliminaires que Napoléon prenait dès-lors pour détruire la famille royale d'Espagne. Ainsi il prenait ces mesures à la même époque et par le même acte, d'après lequel il paraissait qu'il lui faisait le don du royaume de Portugal.

Il est en conséquence démontré que les machinations de Napoléon contre la famille royale d'Espagne, et antérieures au 27 octobre, date du traité mentionné, le furent également à l'occupation effective de Portugal, qui n'eut lieu qu'un mois après, le 29 novembre suivant. On a conséquemment démontré que Napoléon n'était pas maître de ce royaume, deux ans avant les transactions de Bayonne, comme le prétend M. de Pradt. Elle est également fallacieuse l'assertion, portant « que le prince » de Talleyrand, n'ayant eu aucune part au traité de » Fontainebleau, mais en ayant appris l'existence par » l'explication, que lui donna le maréchal Bessières du » mouvement que la garde impériale faisait sur l'Es- » pagne, en prévint sur le champ le comte de Lima, » chargé des affaires de Portugal, lequel sans perdre du » temps partit pour Lisbonne, afin d'avertir son gou- » vernement de tout ce qui devait arriver. »

---

(1) Pag 27.

Il est à désirer que les personnes, de qui M. de Pradt a reçu les autres renseignemens qu'il donne, concernant les discours tenus par Napoléon à la députation portugaise à Bayonne et particulièrement à M. de Lima, aient été plus véridiques que celles qui lui ont rapporté le fait, dont il est question.

Le chevalier ( et non comte ) de Lima était ambassadeur de Portugal à Paris en 1807, comme M. de Pradt lui-même le rappelle dans un autre passage de son livre ( pag. 58 ); et si dans l'acte de président (1) de la députation qui se rendait à Bayonne, il ne pouvait plus être ambassadeur du prince régent de Portugal, il ne pouvait pas non plus être son chargé d'affaires.

Après avoir ainsi rectifié cette insignifiante équivoque de titre et d'emploi, nous ferons observer que le chevalier de Lima partit de Paris pour Lisbonne, quelques jours auparavant que Napoléon eut donné l'ordre à l'ambassade portugaise de sortir de Paris et de la France, ordre qui fut intimé entre le 22 et le 24 octobre aux personnes qui, dans l'absence de l'ambassadeur, étaient restées à Paris. Il est donc parti de Paris avant que le traité ne fut signé à Fontainebleau; et par conséquent le prince de Talleyrand ne pouvait pas l'informer de ce qui n'existait pas encore. Tout au contraire, et si l'on doit ajouter foi au bruit public du temps, le chevalier de Lima fut porteur de promesses trompeuses, qui firent illusion au prince régent, au point qu'il changea la résolution prise précédemment de ne pas séquestrer les

---

(1) M. de Lima n'était pas président de la députation, il n'a même signé que le onzième en nombre. D'après l'étiquette portugaise, le grand ou le noble le plus ancien du royaume est toujours le premier à signer: ainsi le marquis de Penalva, qui a signé le premier, aurait été le président, s'il y en eût un; mais nous ne le croyons pas.